

L'illustration de la page couverture est l'œuvre intitulée « *Les couleurs racontent* ». C'est une œuvre collective réalisée lors des « *Journées de la culture 2002* » par Marylène Faucher, Mona Thivierge, Martine Chassé, Yvette Faucher et Louis-Stéphane Grenier.

ISBN 2-9806885-2-5
SEPTEMBRE 2003

Écrire, c'est voir défiler en moi le film de ma vie ! »

MICHEL JACQUES

TABLE DES MATIÈRES

LE RÉCIT DE MA NAISSANCE* (Diane Carrier)	5-7
SOUVENIRS D'ENFANCE* (Jeannine D. Vallée)	8-10
MES PREMIERS SOUVENIRS* (Estelle Talbot)	11-14
MON PÈRE, MON HÉROS* (Yolande St-Hilaire)	15-19
L'AMOUR* (Béatrice V. Gagnon)	20
UNE GORGÉE DE CAUSTIQUE* (Rita Audet)	21-22
HÉLÈNE A 95 ANS* (Jean-Marc Labbé)	23-24
ÊTRE AVOIR ET FAIRE* (Jean Jetté).....	25-26
COIFFÉ DE RÊVES (Michel Jacques)	27
GRENIER (Michel Jacques).....	28
JE BÂTIRAI (Michel Jacques)	29
LES SOURIRES (Michel Jacques).....	30
SILLONS DES MERS (Michel Jacques).....	31

ILLUSION (Rose-Marie Beaudoin)	32
CLAIR OBSCUR (Rose-Marie Beaudoin)	33
FÉVRIER (Rose-Marie Beaudoin).....	34
LA FÊTE (Rose-Marie Beaudoin)	35
FUITE (Richard Lapointe)	36
MARTINE (Richard Lapointe).....	37
ESPÉRANCE (Richard Lapointe).....	38
URBS (Richard Lapointe)	39
AU FOND DE TON ÂME (Colette Marcoux). 40-41	
L'INVITÉ DES PRÉS (Colette Marcoux)	42
LA VIE (Colette Marcoux)	43
« LA TRAVAILLITE » (Renée Guay).....	44-45

**Texte écrit dans le cadre de l'activité « Je raconte ma vie » offert par le Service des loisirs, de la culture et de la vie communautaire de la Ville de Sainte-Marie (programmes automne 2002 et hiver 2003)*

Le récit de ma naissance

L'automne s'est étiré en beauté en cette fin d'année 1948. Toute la maisonnée se préparait joyusement, fébrilement même à célébrer trois beaux événements : la fête de Noël, l'arrivée de la nouvelle année et ma naissance prévue pour les premiers jours de 1949.

Quand je dis maisonnée, je parle ici de mes grands-parents Carrier, de mon oncle Almanzor, le vieux garçon et, bien entendu, de mes parents. La coutume de cette époque voulait qu'avec le bien paternel venaient aussi les gens qui habitaient déjà les lieux. Souvent, deux ou trois générations partageaient le même toit. Maman, en épousant papa, a confirmé l'adage « *Qui prend mari prend pays* » et, dans son cas, prend aussi famille. Maman s'est donc retrouvée à St-Henri, dans le rang du Trait-Carré, chez les Carrier.

À la mi-décembre, les gros travaux de la ferme étaient terminés ; les hommes avaient bûché tout l'automne puis ils avaient fait boucherie, avaient débité la viande et l'avaient entreposée au froid dans la petite cabane, tout près de la maison ; on nommait cet endroit la « *laiterie* », sûrement à cause des nombreux bidons de lait qui s'y trouvaient.

Pendant ce temps, pépère Carrier, avec ses 85 ans et toute sa sagesse, passait ses journées à se bercer à la fenêtre de la cuisine ; il regardait le temps filer. Peut-être repassait-il en mémoire des parties de sa vie ! On a dit que quelquefois son visage s'éclairait et semblait sourire et quelques instants après ses yeux se voilaient, se fermaient et alors une toute petite larme se pointait au coin de ses yeux mais, la plupart du temps, il chantonnait en fumant sa pipe.

De leur côté, mémère Carrier et maman avaient cuisiné et rangé dans le hangar, bien au frais, les pâtés à la viande, les tartes aux raisins, les croquignoles, les cretons de

panne, le bœuf à la mode, les saucisses et le boudin. Le temps était maintenant au repos : tous vivaient dans la quiétude et dans l'attente du temps des Fêtes.

Préférant sans doute la douceur et la paix de Noël à l'effervescence du jour de l'An, je surpris toute la famille en faisant mon entrée dans le monde le matin du 18 décembre 1948 à 7h40. Le Dr Alexandre Nadeau qui assistait maman a dû être bien patient. Il est demeuré plusieurs heures auprès d'elle ; il a même dormi toute une nuit à la maison. Chaque fois qu'il apparaissait dans la chambre, les contractions cessaient, le travail arrêtait. Maman, très pudique, était très intimidée par ce bon docteur, et, pour augmenter le malaise, la sœur aînée de papa, tante Annie, jouait le rôle d'assistante auprès du docteur Nadeau. Maman en était très gênée. Cette tante était autoritaire, hautaine et froide : elle voyait tout, entendait tout et souvent contrôlait tout. C'était tout un personnage et, bien sûr, tout à l'opposé de maman. Finalement, après dix-huit heures d'attente et de retenue, maman a abdiqué : le temps et l'épuisement ont eu raison de ses scrupules.

À ma naissance, papa et maman ont été habités d'une foule de sentiments. Ils ont été fous de joie de devenir parents et d'accueillir leur premier enfant mais bien étonnés d'avoir une fille car ils attendaient un garçon pour la relève...Petite déception, puis soulagement et grand bonheur de tenir dans leurs bras ce bébé si vigoureux et en santé malgré sa petite taille : je pesais à peine cinq livres et je mesurais dix-huit pouces. Quel étonnement quand ils m'on vu affublée de cette abondante chevelure noire qui encadrait un si petit visage ; ce fut, semble-t-il, la cause de ces brûlements d'estomac que maman a endurés pendant les trois derniers mois de sa grossesse. Pauvre maman ! Ces neuf mois ont dû être bien pénibles car les nausées l'on accompagnée pendant tout ce temps mais elle m'a toujours affirmé que le bonheur de m'attendre a compensé pour ces désagréments.

Pour échapper aux limbes, je fus baptisée dès le lendemain de ma naissance, à l'église de St-Henri, par le vicaire Pelletier, un homme qui avait la réputation d'avoir une grande

bonté et une grande humanité. Toutefois, le choix de mon prénom a provoqué remous et discussions.

Pour sa fille, papa voulait le prénom de Carolle. C'était, disait-il, joyeux et doux à son oreille mais il a renoncé bien vite : la famille s'y est vivement opposée ; la peur de voir le prénom de Carolle transformé en celui de « *casserole* » et d'être l'objet de taquineries et de moqueries a vite fait de reléguer ce nom aux oubliettes.

De son côté, maman avait rêvé pour moi d'un prénom plutôt original, bizarre même, celui d'Astrid. C'était le prénom que portait la reine des Belges dans les années 1934-35. À l'époque, maman avait quatorze ans. La beauté et la popularité de cette reine avaient émerveillé maman. Après un an de règne, Astrid était morte accidentellement ; maman fut marquée par ce destin tragique et elle avait toujours gardé un doux souvenir de la reine des Belges. Dans son cœur, elle espérait avoir un jour sa petite Astrid à elle.

Ce désir était loin de faire l'unanimité dans la famille Carrier. Il n'a reçu l'approbation, ni de mes grands-parents, ni de mon oncle Almanzor, ni de mon père bien entendu. Là encore, comme les deux parties n'étaient pas de force égale, la lutte a été de courte durée. À son tour, maman a capitulé, et ce, fort heureusement pour moi. Comme il aurait été lourd à porter ce prénom ! Il aurait sûrement changé le cours de ma vie !

Cette histoire a une fin heureuse. Mon prénom, je le dois au soldat Lebrun. Maman était aussi tombée sous le charme d'une chanson du fameux soldat : « *Diane ma fiancée* ». C'était une belle mélodie, une chanson d'amour et d'espoir et, sur des notes de musique, on m'a choisi un prénom pour la vie !

Diane Carrier



Souvenirs d'enfance

Ils sont là, pêle-mêle, se bousculant à qui mieux-mieux, à savoir lequel choisir ; heureux ou malheureux ? Ma propension vers l'optimisme m'amène à raconter le dernier Noël à la maison ; remuons d'agréables souvenirs. Le sapin, les décorations ; la hâte, le matin, de descendre pour découvrir les cadeaux. Cette année-là, mon frère avait reçu un magnifique avion en métal gris qu'il avait plus tard accroché au plafond de sa chambre. Ma sœur cadette, une poupée, et moi, selon mon souhait, une table et deux chaises, proportionnées à mes sept ans. Que d'heures de plaisir en perspective !

Un bel après-midi d'été, nous devions avoir cinq ou six ans, mon espiègle frère et moi, après plusieurs minutes d'application, avons réussi à fabriquer un petit bateau en papier. Avec notre précieuse création, nous nous dirigeons vers le ruisseau, non loin de notre résidence. « *Lequel ira le plus loin ?* » s'exclama Loïc ! Alors, de nos mains malhabiles, penchés vers le ruisseau tranquille, nous soufflions, poussions, puis, plouf ! Je me retrouvai à l'eau. Loïc, en riant, me tira de ce mauvais pas : « *Tu voulais qu'il avance, alors, je t'ai aidée* ». Me voyant dégoulinante et en pleurs, il se sauva et ne rentra à la maison qu'à l'heure du coucher, craignant la colère de mon père, ce qui passa inaperçu ; ma mère, disant que sa peur était sa punition.

Quel enfant n'a pas joué dans le foin, à l'étable ! C'était une minuscule étable, mais lorsque le foin s'empilait dans un coin, comme nous aimions sentir sa bonne odeur, nous y couchions ou sautons dans ce corps moelleux, bras et jambes couverts. Mais avant nos activités, je prenais la précaution d'enlever mes lunettes et les déposais sur le rebord de la fenêtre. Qu'arrivait-il lorsque le foin volait de tous les côtés ? Nous avons cherché pendant deux jours, déplaçant ces brindilles à la fourche pour ne jamais retrouver ces « barnicles », au dire de Loïc. Quelle peine avais-je, car je savais la dépense engendrée par cette étourderie enfantine.

Nous allions parfois dans la montagne voisinant notre maison. Loïc ramassait de gros clous, vestiges d'anciens camps, je suppose. Un immense serpent, enroulé, semblait dormir mais passant près de lui, il se déroula à la vitesse de l'éclair et nous poursuivit. Nos petites jambes n'étaient pas assez longues pour courir à notre goût ; Loïc lui lançait sa poignée de clous croyant le retarder mais rien n'y fit. Ce n'est que lorsque le chien « *Café* » nous vit venir qu'il vint à notre rencontre et que l'intrus bifurqua vers un talus. Nous étions morts de fatigue mais surtout de peur ; nous ne sommes plus jamais retournés seuls dans la montagne.

Puis, en septembre, la santé de ma mère s'aggrava ; trente ans seulement et devoir se séparer de ses enfants si jeunes. Nous entrions à l'orphelinat et quelques mois plus tard, ma mère à l'hôpital. Mon père nous amenait la visiter, mais la dernière fois, juchée sur le petit banc, ma mère me dit : « *Tu prendras soin de ton père et de tes frères et sœurs* ». « *Oui maman !* » répondis-je en pleurant. Quelle responsabilité sur mes frêles épaules de huit ans ! Que pouvais-je comprendre dans ce souhait ? Plus

tard, je tins ma promesse comme une enfant seule peut le faire. Ma mère voulait finir ses jours dans sa maison, ce que le médecin lui permit, ne pouvant plus rien pour elle. Nous, les petits pensionnaires, étions arrivés en train et lorsque nous avons pénétré dans notre demeure, par la porte entrebâillée de la chambre, maman nous vit, puis, dans un soubresaut, elle cessa subitement de parler mais je voyais ce déluge couler en tenant les mains de ses enfants en larmes. Elle devait nous attendre car quelques minutes plus tard, elle s'éteignit, seule avec mon père qui pleurait à fendre l'âme. La dépouille fut exposée dans la maison et je me cachais pour pleurer à mon aise. De retour à l'orphelinat, on diagnostiqua une maladie nerveuse chez moi, la « *Danse de St-Guy* ». Pendant plusieurs mois, tout le côté droit était atteint d'un tremblement incontrôlable.

Voilà que quatre années plus tard, la mort rôdait encore. Mon père périt dans un accident de mines à Rouyn-Noranda. Le tuteur nous amena pensionnaires à Québec. L'année qui suivit fut difficile ; on me traitait pour le cœur suite au choc subi.

Les épreuves sont monnaie courante dans la vie ; il faut se relever et chercher la lumière qui nous donnera la force de continuer.

Jeannine D. Vallée



Mes premiers souvenirs

À l'aube de ce beau mardi matin du 16 octobre 1928, dans une petite maison bien ordinaire située dans le rang St-Guillaume à St-Léon de Standon, je vis le jour.

Je dis beau matin car, plus tard, j'ai demandé à Amédée Allaire le temps qu'il faisait ce jour-là et il m'a dit qu'il faisait très beau et que le soleil était chaud. Qui n'a pas connu ce personnage un peu loufoque. Un handicapé mental et physique mais avec une mémoire phénoménale pour les dates. Il se disait le ramasseur de bouteilles vides et aussi le fabriquant de calendriers. Isabelle, à deux ans, avec toute sa naïveté d'enfant, lui donnait des becs sur la joue ; il faut ajouter qu'il n'était pas très attirant mais quel plaisir elle lui procurait et il la trouvait très gentille.

Maman me disait que j'étais petite mais si vivante. C'est mon arrière grand-mère maternelle, Virginie Fecteau, qui a assisté à ma naissance comme sage femme, car les médecins étaient requis dans les cas graves seulement. Mon arrière-grand-mère était aveugle mais maman en avait une entière confiance. Elle faisait l'examen du bébé et elle pouvait dire s'il était en bonne santé. Maintes fois, j'ai entendu maman parler avec sa mère et ses amies de sa compétence. J'ai la chance d'avoir ma tante Lydia, la sœur de maman qui vit encore. Elle me racontait que ma grand-mère accompagnait souvent sa mère pour les accouchements et qu'elle était obligée de garder ce qu'elle détestait. Elle me racontait que mon arrière grand-mère allait dans les deux rangs pour aider les femmes ; elle a ajouté : « *J'aimerais savoir le nombre d'enfants qu'elle a mis au monde* ». Ma tante a dit que pas une femme n'était décédée durant sa pratique.

J'ignore si j'étais un bébé sage, car mes parents avaient déjà mon frère Roger qui était malade et qui pleurait jour et nuit selon ce qu'on m'a raconté. Ma tante m'a dit qu'elle avait bercé le petit Roger souvent et elle me disait : « *Nous avons bien essayé de le faire marcher mais il ne voulait pas et sans doute qu'il n'en était pas capable* ». Elle me racontait la peine que mes parents avaient de le voir malade. C'était leur plus vieux et il décéda à l'âge de trois ans. À ce moment, j'avais sept mois. Imaginez pour de jeunes parents : Roger avait deux ans et demi, Clément avait un an et moi qui arrivais. Comme l'expression le dit, ils en avaient plein les bras. À ma naissance, mon père Arsène Talbot avait 24 ans et ma mère Laudina Audet avait 21 ans. Plusieurs fois au cours de ma vie, en pensant à eux, je me disais qu'il fallait avoir du courage et être confiant en la vie. J'ai été baptisée le jour même par le curé de la paroisse, l'abbé Omer Carrier, et on me donna ce prénom : Marie, Alida, Stella. C'est ma mère qui a choisi mon prénom. Elle disait qu'elle voulait des noms rares pour ses enfants et je crois qu'elle a réussi, car je ne l'entends pas prononcer souvent et moi, il va m'accompagner toute ma vie. Mon parrain était Achille Lacasse et ma marraine, son épouse, Rose-Anna Tremblay. C'étaient les voisins de mes parents. Je sais que mon père les accompagnait pour le baptême. Je n'ai jamais reçu aucun cadeau d'eux et jamais ils n'ont eu d'attention particulière pour moi. Quand je suis née, la mère devait rester alitée pendant neuf jours ; le tout a bien changé.

Maman m'a raconté que j'avais fait mes premiers pas à l'âge de dix mois. Sans doute le commencement de mon autonomie. Une anecdote en rapport à mes premiers pas : une dame était décédée dans le rang et, à l'époque, les morts étaient exposés dans leur maison. Mes parents s'étaient rendus visiter la famille. Maman me disait que j'étais sur ses genoux et que je voulais aller voir mon père. Elle me déposa donc par terre et les gens disaient : « *Mais elle marche cette petite !* ».

La résidence de mes parents à ma naissance n'était pas très grande. Elle avait deux étages ; les chambres étaient au deuxième. Il n'y avait que le minimum nécessaire : une table, des chaises et une belle chaise berçante que maman avait reçue de ses parents (d'ailleurs ma sœur Yolande se fait un plaisir de la conserver). Il y avait aussi une grosse armoire pour la vaisselle et un bon poêle à deux ponts pour nous réchauffer car les hivers étaient longs et froids. La vie était difficile : l'argent était rare et il fallait vivre avec peu. Mais sur une terre, il y avait toujours le lait, le beurre, la viande, les œufs et les légumes, quoique pas aussi variés qu'aujourd'hui.

J'ai peu de souvenirs des premières années de ma vie ; j'avais trois ans et demi quand ma sœur Mariette est née. Je m'en souviens vaguement probablement parce que ma grand-mère maternelle était à la maison. C'était de la visite et il fallait être sage.

Ce n'était pas encore la mode de tenir un cahier de souvenirs pour les enfants et les parents n'auraient sûrement pas eu le temps avec un bébé qui arrivait chaque année. Mes premiers souvenirs, à cinq ans et demi, correspondent au début de l'école au mois de mai pour accompagner mon frère Clément qui était âgé d'un an plus que moi. Comme nous étions éloignés de l'école, alors à deux c'était plus sécurisant.

C'était le cours préparatoire que j'ai fait en deux mois. Ma première maîtresse, Alfredine Rouleau vit encore aujourd'hui ; elle est âgée de 94 ans. Elle était calme et attentionnée. Je la revois encore, toujours le même regard plein de tendresse et sa voix si douce. Elle était assise sur la tribune avec pupitre à l'avant. Ça m'impressionnait. Je l'enviais et j'aurais voulu être à sa place. Le tableau noir au mur, j'avais hâte qu'elle m'invite à aller écrire sur ce beau tableau. Que dire de la carte géographique où le monde me paraissait si immense. Les rangées de petits bancs où nous étions assis deux par deux. L'encrier au centre de notre bureau, ça c'était pour les plus grands. Il fallait apporter notre dîner à l'école. Ah ! que j'étais gênée.

Durant les vacances d'été, il fallait se faire vacciner pour débiter l'école. Les grands nous faisaient peur. Quel cauchemar ! Au bout de quelques jours, le bras enflé et toute fiévreuse et ce fameux vaccin qui devenait un gros bobo qu'il ne fallait pas toucher. C'est un de mes souvenirs d'enfance.

Estelle Talbot



Mon père, mon héros

Chère écriture,

Il y a bien longtemps qu'on se connaît. Je crois même que l'on se connaissait bien avant qu'on se soit découvert vraiment. Tu m'as suivie dans mes joies et tu as partagé mes chagrins. Te souviens-tu, chère écriture, de ce gros chagrin qui a bousculé ma vie ? J'ai eu beau le partager avec toi pour essayer de me libérer mais rien n'a vraiment réussi. J'ai épongé toutes les sortes de papiers et toutes les couleurs mais rien, non rien n'a suffi à l'étouffer vraiment.

Me permets-tu, chère écriture, de te livrer à nouveau le récit de mon premier mais mon plus gros chagrin ? Ce chagrin comme tu le sais ne porte vraiment pas de nom. Il est dans le fond de mon cœur comme un boulet de canon que je traîne avec moi depuis si longtemps. Il a chaviré le navire de ma vie et tous mes rêves emportés avec lui. Oui, acceptes-tu, chère écriture, de revivre avec moi ce moment trop lourd à porter pour mes jeunes années ? Tu sais, il n'y a jamais eu vraiment de poussière sur ce souvenir.

Viens, chère écriture, reprenons le tracé de ce souvenir et peut-être, qu'avec ton aide, je pourrai enfin tourner cette page de mon livre de vie. Aide-moi, je te prie, j'en ai besoin pour avancer enfin dans la paix et l'harmonie de mon cœur.

Te rappelles-tu c'était un samedi comme les autres. Un samedi où l'on vaquait chacun à ses occupations. J'aimais le samedi, je pouvais me détendre de l'anxiété que me procuraient mes dernières années d'études secondaires. Maman se préparait à faire son petit « barda » du samedi, mes deux frères étaient devenus des fantômes, je ne savais jamais où ils étaient vraiment. C'était l'âge paraît-il. Quant à Micheline et Rémi, ils étaient de ma famille maintenant. Ils étaient les enfants du divorce des années cinquante. Ils grandissaient maintenant avec nous en toute sécurité loin de ces familles d'accueil qui les rejetaient.

Micheline habillait ses dix ans et Rémi sautait sur ses cinq ans. Et moi, je me centrais avec mes huit ans. Et le temps passait et on s'aimait. En ce samedi, tout était si bien que ma mémoire me fait un faux bond de leur présence. Oh ! Papa se tenait debout devant ce miroir près de l'armoire de cuisine. Il savonnait tellement sa serviette pour se laver le visage qu'il fut recouvert d'une épaisse couche de mousse. Et je m'amusais à rire de papa à l'intérieur de moi bien sûr. Il ressemblait au Père Noël. Comme c'était mignon. Je l'aimais ce visage, le visage de mon père. Mon regard se tourna vers la fenêtre du côté sud de la maison. Un magnifique spectacle s'offrait à mes yeux ébahis. Une mince couche de verglas habillait les arbres, de l'érable tout petit au plus grand, au gros peuplier qui ornait si bien notre maison ce saule pleureur si romantique et ce lilas qui croissait à vue d'œil.

Oui, la nature semblait figée par la vie. Mais comme elle était belle, une beauté féerique. Et que dire du soleil qui montrait déjà la couleur d'un nouveau printemps. Et comme par magie, mon chaton s'agrippait aux branches. Pon-Pon c'était le chaton que m'avait offert mon petit ami de coeur. « Papa, papa viens voir mon chaton, il est si beau avec son poil jaune couleur du soleil et ses yeux verts couleur de l'espérance, il est grimpé dans la petite érable. » Et papa acquiesça à ma demande le visage recouvert de mousse. Oui, c'était un samedi ordinaire qui devenait extraordinaire.

Papa a finalement enlevé toute cette mousse qui l'envahissait et se préparait maintenant à se rendre à la maison de mon frère nouvellement acquise pas très loin de chez nous. Mon frère aîné vivait une rupture amoureuse. Et on avait décidé de louer la maison en attendant la suite des évènements. Mon père déposa sa casquette sur ses cheveux noirs bien protégés par le gris par la magie des mains de maman, revêtit son petit manteau de printemps et ses bottes à « douille » comme mon frère aîné les avait surnommées, des petites bottes en caoutchouc. Lorsque j'y pense, j'en frémis. Il me regarda pour me saluer et disparut par la porte d'en avant comme on l'appelait.

Il ne s'était pas écoulé plus de dix ou quinze minutes que mon père franchissait à nouveau le seuil de la porte. Mais qu'avait-il ? Il ne savait plus où il allait ni où il était. Mais voyons papa que se passait-il ? Il a débobiné il m'a semblé si longtemps. Ma mère et mes deux frères ont enfin décidé de se rendre chez le médecin, peine perdue, le médecin n'y comprit rien. On le conduisit à l'hôpital pas très loin de chez nous et encore rien. J'ai vu papa revenir à la maison pour revêtir ses habits de dimanche. Il a lacé ses souliers et il m'a regardé du coin de l'œil comme si il s'apprêtait à me dire adieu. Et moi assise au bout de la table, je ne voyais que lui et l'inquiétude envahissait mon cœur.

L'horloge sonna neuf coups. Neuf coups comme la journée serait longue. Papa était parti accompagné de ma mère et mes deux frères. Je suis restée à la maison. Micheline et Rémi m'accompagnaient dans le silence. Comme cette inquiétude ne me quittait pas, je ne pouvais dire ce qu'ils ressentaient vraiment. Les heures passaient, la nature se transforma. Le ciel devint gris et la neige commença à tomber doucement. Mon cœur était gris comme le ciel et mes yeux étaient couleur de tristesse. Ils étaient partis m'avait-on dit vers l'hôpital pour des examens plus approfondis.

J'adorais me rendre chercher le courrier. Le courrier était pour moi source de mystère. La boîte à surprise se trouvait de l'autre côté du chemin. Mais maintenant le courrier n'avait plus l'allure de mystère mais d'inquiétude qui rongait mon cœur. Les heures passaient et mon cœur semblait manquer d'oxygène. En revenant à la maison, tête baissée, les larmes qui frôlaient mes yeux, j'ai ressenti une violente palpitation qui me donna une sueur froide. Se pouvait-il que le pire soit arrivé ? Que papa m'envoyait son dernier message. Oh ! Mon Dieu ! Non ! Le vent s'élevait, la tempête faisait rage. Ils étaient tous partis et moi, il me semblait être bien seule. La sonnerie du téléphone se fit entendre à 3 :00 P.M . Micheline répondit à ce bruit qui m'apparut infernal. Et moi sans attendre plus longtemps, je me précipitai vers la maison de tante Gabrielle, là où

vivait ma grand-mère jadis, pour lui annoncer le départ de papa. Je criais, je hurlais mon chagrin, tout me faisait mal.

Je n'avais même pas attendu que me l'on confirme vraiment. Mais mon cœur lui me le confirmait. Et il ne s'était pas trompé. Papa été parti rejoindre ceux qu'il aimait là-haut. Il a choisi le creux des bras de maman pour laisser son dernier soupir entouré de ses deux fils dans l'auto sur le quai du bateau qui conduisait à l'hôpital. Il ne verra jamais l'autre rive, il n'a plus besoin des soins terrestres.

On conclut à une embolie provoquée par sa chute sur la marche de l'escalier recouverte de glace.

J'avais dix-sept ans, des rêves de jeune fille caressés pour mon père et avec mon père. Mes études, mon bal de finissantes bientôt, mon futur travail, mon mariage, mes futurs enfants. La douleur était trop atroce. Le médecin a été avisé et celui-ci m'injecta une piqûre anti-douleur. La douleur sommeillait en moi endormie par cette injection. Par la suite, s'en suivra des évènements décousus dont je ne pourrai pas tout à fait placer en ordre.

J'ai revu papa au salon entouré de fleurs aux odeurs et couleurs de tristesse. J'ai touché ses mains, j'ai regardé son chapelet indispensable pour lui, j'ai caressé son front et je l'ai tendrement embrassé. Je me souviens qu'on m'a injecté une seconde piqûre et ma douleur restait insupportable mais on s'imaginait me rendre service. Pourtant, après trente-deux ans depuis son départ le 20 mars 1971 ma plaie est toujours ouverte mal refermée par ces piqûres avec lesquelles on croyait l'endormir à tout jamais.

Voilà ! Chère écriture, le récit de mon gros chagrin que tu as de nouveau partagé avec moi. Ce partage sera-t-il le dernier ? Je voudrais tant que papa repose en paix et qu'il sache que je l'aime toujours. Aussi vrai que la nature ne change pas, papa, mon amour pour toi est le même.

Aujourd'hui, papa, j'ai déposé ta photo dans un cadre. Elle ne me fait pas peur. Elle ne me rend plus triste. J'ai compris que ton amour rayonne dans mon cœur à tout jamais. Merci, papa, pour l'amour que tu me donnes, pour la nature que tu m'as appris à aimer et qui m'aide à poursuivre ma route.

Merci, chère écriture, il serait peut-être temps de faire chanter les oiseaux...

Yolande St-Hilaire



L'amour

L'amour est ce qu'il y a de plus beau, de plus grand. Toute la vie, il faut être en amour.

J'ai aimé avant de naître. Merci à mes parents de m'avoir donné la vie et de m'avoir élevée dans l'amour.

J'ai eu le bonheur d'avoir un frère et des sœurs. Sans eux, la vie aurait été moins belle et moins bien remplie.

J'ai connu le grand amour, mon cher Wilbrod, avec qui j'ai eu trois enfants que j'adore ainsi que leurs conjoints. Huit petits enfants sont venus compléter la famille. Ils sont tous des raisons de vivre. J'ai beaucoup d'amour pour eux et ils me le rendent bien.

J'ai eu la douleur de perdre mon mari à 60 ans. La vie a continué avec l'aide de mes chers enfants. J'ai réalisé que même nos peines se soignent par l'amour de nos êtres chers, un baume qui guérit. J'ai de bons amis qui me côtoient. Je veux vieillir sans amertume et sans regret. J'ai eu une très belle vie remplie d'attentions. J'ai beaucoup aimé ma belle-famille. Je crois que l'amour peut durer toujours parce qu'il y a des événements pour nous le rappeler.

Je souhaite que la vie continue ainsi dans l'amour de tous ceux qui m'entourent. Ils sont tous très accueillants, généreux et serviables. Je suis une mère comblée. J'essaie en retour de leur faire la vie belle en leur rendant des services et en étant heureuse de les accueillir.

Je veux que l'amour dure toujours car c'est l'essence de la vie.

L'amour nous fait vivre et... je suis toujours en amour.

Béatrice V. Gagnon



Une gorgée de caustique

Dans le quatrième rang de St-Édouard de Frampton, on pouvait y voir une grande maison, peinte en vert, entourée d'une grande galerie et ornée par des colonnes blanches. C'est là que je suis née, par un froid matin de février, très froid à ce que m'ont dit mes parents.

J'étais la sixième d'une famille de quatorze enfants. Comme je grandissais et que j'étais grassouillette, mes jambes arquées et fragiles ont retardé le moment tant attendu de mes parents ; celui de marcher. J'étais leur première fille et paraît-il qu'ils avaient hâte de voir mes ébats qui n'ont pas duré longtemps car je me suis brisé une jambe et j'ai été six mois sans marcher.

À ce moment est né mon petit frère Clément, troisième garçon, si beau m'a-t-on dit ! Malgré les bons soins et l'amour de mes parents, il décéda de la coqueluche pendant le temps des Fêtes en 1930. Malgré la tristesse, le courage était au rendez-vous. Le 10 novembre 1931 naquit une autre petite fille, la deuxième après six garçons, dont quatre sont décédés en bas âge, trois à la naissance. Le bonheur renaissait.

Dans cette maison accueillante et chaleureuse, mes parents vivaient très heureux. Je me souviens de leur sourire et de leur joie de vivre malgré les contraintes de la vie et une situation financière précaire. Il y avait dans ce rang un compagnonnage remarquable. Les voisins s'entraidaient pour de gros travaux et surtout dans les moments difficiles. Au temps des Fêtes, c'était toujours un plaisir de se recevoir pour une soirée de chants, de danses et pour fêter ensemble. Nous, les jeunes, ça nous émerveillait de voir tant de gaieté ! Mon parrain et ma marraine étaient nos voisins. À chaque Noël, je recevais un gros Père Noël en chocolat. Ils me comblaient et je les aimais beaucoup.

Mais qui a dit que le bonheur est éphémère ! Une journée comme les autres se défilait à l'horizon quand, tout à coup, un malheur terrible arriva, une erreur de ma chère maman. Elle avait placé par mégarde, près des bouteilles de vin, une bouteille semblable contenant une eau composée de caustique qui servait à blanchir le linge. Tout intrépide qu'était mon frère, il en bu une gorgée pensant que c'était du vin. Au cri d'horreur que poussa mon frère, ma mère pu voir que sa bouche et sa gorge étaient tellement enflées qu'il ne pouvait rien avaler. Les médecins étaient impuissants devant un tel malheur. Après trois ou quatre jours de souffrances sans boire ni manger, mon frère criait souvent « *Papa, maman, j'ai faim* » ! Rien qu'à y penser, je ne peux m'empêcher d'en frémir ! On le conduisit finalement à l'hôpital. Il y demeura dix mois. On lui pratiqua une opération à l'estomac permettant ainsi de le nourrir par un tube. Quel fardeau pour nos parents. Ma mère, elle, fut si courageuse envers ses autres enfants, essayant de garder beaucoup de chaleur au sein du foyer. Ceci est une page de mon enfance difficile à oublier...



Rita Audet

Hélène a 95 ans

Ma mère s'appelle Hélène. Née en 1908 à l'Île d'Orléans, cette fille de cultivateur a vécu sa jeunesse dans un milieu rural où elle s'est adonnée jeune aux rudiments de la ferme, tout en bénéficiant des bienfaits de la nature et de la vie au grand air. En 1935, ayant épousé Émile, un garagiste de Québec, elle s'est installée dans la basse ville pour y élever et éduquer ses six enfants. Veuve depuis 18 ans, elle habite à Beauport où, ayant atteint l'âge vénérable de 95 ans, elle est devenue la doyenne appréciée des Résidences Longpré.

Hélène a toujours su mener une vie active et les tâches les plus lourdes ne lui faisaient pas peur. Malheureusement, l'arthrose et une blessure à la hanche ayant commis leurs méfaits, ses genoux tordus par le poids des années ont fini par lâcher et, confinée à un fauteuil roulant, ses déplacements autonomes sont devenus difficiles et beaucoup limités. À voir ses mains rudes et veinées, on devine qu'elles se sont usées à effectuer les travaux ménagers : laver régulièrement à la chaudière les planchers d'une cuisine adjacente à un garage de mécanique, mélanger le bleu à l'eau dans la cuve à lessiver pour redonner aux chemises leur blancheur immaculée, broser le linge, le tordre manuellement, rouler la pâte pour nourrir une famille gourmande, reprendre les bas troués, repasser robes et pantalons fripés... Pourtant, il n'y a pas si longtemps, grâce à ces mains, Hélène faisait son petit bonheur en remuant la terre du jardin, bien avant que Félix ne commence à chanter dans son île.

Mais, malgré son incapacité, Hélène ne paraît pas ses 95 ans. De nature positive et toujours souriante, elle a su se garder alerte et bien informée en regardant la télé, en écoutant Aimé Major ou Gilles Vigneault chanter un air du terroir ou encore en jouant au 500 dès que des adversaires de taille se pointent. Rien de plus stimulant pour une adepte des cartes que d'envoyer des adversaires « en voyage à Chicago ». Bien que quelques accrocs aux coins des murs trahissent son passage, elle épate ses visiteurs par ses déplacements habiles dans l'environnement restreint de sa chambre, peu adaptée à un fauteuil roulant.

Et, quand on l'observe, on dirait que ses facultés intellectuelles évoluent inversement de ses capacités physiques. « Comment je sais ça? » dit-elle? « Vous saurez qu'à mon âge, on a le temps de s'informer, d'observer et surtout de penser ».

Ses cheveux blancs comme neige, toujours bien coiffés et son cou tremblotant, décoré d'un collier de perles qu'elle a elle-même choisi, lui permettent de poser fièrement sur la mosaïque des soixante résidents de l'immeuble qu'elle habite. Il y a bien cette collerette en dentelle dont elle se serait passée, mais elle la tolère car elle va avec la robe reçue en cadeau. Sa peau ridée, camouflée d'à peine un peu de fard, est vite oubliée au profit de son sourire franc et communicatif. Si ses yeux, opérés pour les cataractes il y a quelques années et dissimulés derrière d'épaisses lunettes semblent parfois baigner dans l'eau, c'est que cette femme qui a beaucoup donné, sans jamais rien demander en retour, considère qu'elle est aujourd'hui beaucoup trop gâtée. Pourtant, ces yeux, nous

les avons vus pendant plusieurs années se poser sur nous pour deviner la moindre de nos pensées ou détecter nos besoins inexprimés. Ses mains étaient si douces lorsque pour nous consoler, maman nous réchauffait la nuque ou caressait nos cheveux rebelles. Si une journée avait été plus animée, ses lèvres avaient un pouvoir miraculeux lorsque d'un baiser elle soignait nos blessures d'enfant ou lorsqu'au coucher elle venait nous border, prélude à un long sommeil récupérateur. Les années s'écoulaient et plus on vieillit, plus le temps passe vite. Heureusement, les bons souvenirs demeurent vivants; c'est peut-être ce qui permet à notre mère de perdurer en conservant son cœur jeune, un bon moral et un amour inconditionnel pour les membres de sa famille. Les rôles sont aujourd'hui inversés et on cherche constamment à lui rendre un peu de sa bonté : on la visite à tour de rôle, on décore sa chambre, on profite des fêtes familiales ou du moindre prétexte pour festoyer en sa compagnie. Mais quoi qu'elle dise, on ne pourra jamais vivre assez vieux pour la gâter à son mérite.



Jean-Marc Labbé

Être avoir et faire

Je viens d'apprendre qu'un deuxième cancer est venu s'installer dans mon corps. Mon corps réagit bien aux traitements, mais mon esprit est bouleversé. Les trois piliers de mon comportement humain, l'avoir, l'être et le faire sont ébranlés.

J'inclus dans l'AVOIR mes connaissances acquises et mon expérience qui m'aident à comprendre la logique de la succession des événements. L'ÊTRE réfère à mes émotions, mes sentiments et ma passion qui m'aident à développer une attitude positive. Les actions que je peux poser pour continuer d'avancer dans la vie font partie du FAIRE.

Je ne sais pas trop où me situer dans le temps. Le passé, le présent et le futur sont un peu mêlés dans mon esprit. Si je réfléchis un peu, j'arrive à un élément d'explication. C'est l'incertitude face au futur qui me bouleverse à ce point. L'importance qu'on accorde à la connaissance du futur me semble un paradoxe. Pourtant, le moteur de l'action et du faire est alimenté par l'incertitude face à mon futur. Si je réfléchis encore un peu, la vie est parfois paradoxale, mais c'est peut-être bien comme ça. Personne ne connaît son futur avec exactitude, mais nous sommes tous prêts à faire beaucoup de choses pour améliorer ce futur inconnu. Si je connaissais le futur avec exactitude, je ne ferais probablement rien pour améliorer mon sort. Si je savais à l'avance que je vais avoir un accident d'automobile, je resterais chez moi. Comme personne atteinte de cancer pour une deuxième fois, je me sens devenir un diplômé de l'incertitude. Les personnes en santé ont aussi l'expérience de l'exploration de l'incertitude dans leur vie, mais l'incertitude de leur propre vie m'apparaît moins présente que chez les personnes atteintes de cancer.

Je n'ai pas de trucs infaillibles à proposer pour affronter les incertitudes du futur. Cependant, en prenant lentement connaissance de ce que j'ai appelé l'ébranlement des trois piliers du comportement humain, j'explore une avenue intéressante. J'essaie de profiter de ce que j'ai et je laisse aux autres ce que je n'ai pas. Je continue de rechercher les émotions agréables tout en constatant que je ne peux pas éliminer les émotions désagréables. Je continue d'avoir des projets malgré un futur incertain. J'essaie de me situer dans le temps. Je ne renie pas mon passé, il a servi à bâtir ce que je suis. Le présent me comble parce que j'ai le contrôle du moment présent et je suis assuré qu'il est bien là ce moment. Je regarde l'incertitude du futur comme une occasion de faire des choses pour améliorer mon sort. La vie continue...Je poursuis mon chemin sur le sentier de la vie avec mes deux sacs à dos. Dans un premier sac, il y a mon avoir et dans mon second sac, il y a mon être. Je sais maintenant que mon **être** et mon **avoir** sont disponibles pour **faire** et construire ma route.

« On ne craint pas demain quand on a vécu hier et adoré aujourd'hui. »

Fortin



Jean Jetté

Coiffé de rêves

Je remplirai mes poches de poèmes
Je les sèmerai dans les flancs de la lune
Je les moissonnerai dans le sein du printemps
Je les mangerai quand la nuit jettera
Son anse d'aube sur mes lèvres

Je passerai les hivers à m'abreuver
Aux flancs des nuits

Je polirai les pierres de granit
Je partirai chaussé de cailloux et coiffé de rêves
Courir dans les matins des silences

Michel Jacques



Grenier

Les silences boutonnent mes passés
si pleins de grenier

Les peines s'égrènent comme épis
de blé de septembre avancé

Mes grelots au coeur
ne sonnent que l'angélus du midi

les matins ensoleillés et garnis
de sourires s'étirent et domptent
les matinées pluvieuses

Taries mes larmes naissantes
Elles
écoulent les relents de silences trop éteints

Debout
homme
pleure et souris
devant
plaine
et églises

Michel Jacques



Je bâtirai

Fleur de mes jours
pleins de soleil et de rosée
du matin qui nourrit mes
désirs

Je plonge donc cette eau
qui inonde mes sourires et me font
vaciller
dans les plus grands délires

Les jours sont des
bruissements d'aulnes
des rivières de silence
des routes à définir
des chemins à faire entre deux terres

Aujourd'hui et demain
je bâtirai

Michel Jacques



Les sourires

Les sourires de tes yeux
déjà détournés
égarés par les vagues des fleurs
et les soleils
agités

Les sourires de tes yeux
qui pleuvent des pluies du printemps
avivent mes regrets
et nostalgisent
mes pensées

Les sourires de tes yeux
même à leur naissance
énergisent mon âme
et font voler en éclats
mes voix rauques

Les sourires de tes yeux
blancheurs laiteuses
et ombres affriolantes
ratissent ma conscience
et me font vaciller

Les sourires de tes yeux
charmes des fleurs
et érotisme de déesses
bercent mes clairs de lune
et m'enivrent de menthe sauvage.

Michel Jacques



Sillons des mers

J'ai suivi les sillons des mers
Afin de m'accrocher aux bateaux
Mes efforts sont des fruits amers
Comme je voudrais être un oiseau

J'ai suivi les sillons des mers
Et ils m'ont donné un baiser
J'en ai gardé une odeur amère
Sans pleurs les ai quittés

Mon pays est ma chanson
Mes espoirs dorment dans les blés
Et je ris pour m'étourdir
En jouant du violon

Les jours des hivers neigeux
Font de moi un homme heureux
Je danse quand je suis seul
Pour que les silences m'écoutent

Je parle à tous les chemins
Pour que comme forêt

Ils dorment dans mes mains

Michel Jacques



Illusion

si chaque jour la vie commence
chacun d'eux est une page blanche
sur laquelle j'écrirai bien
ce que je veux

ne me dites pas
que les dés sont jetés

je la tiendrai encore en mon âme
et entre mes mains
la liberté

je l'entendrai encore le souffle du vent
qui vient du large

je chanterai à nouveau
la vie qui enchante
et la danserai
comme au premier jour de nos amours

je tuerai une à une
les rides de mon visage et du tien
je brûlerai une à une les habitudes
et la lassante routine

mon corps je l'amputerai
de ses maux infinis
mon cœur je le viderai
de son amertume

un soir de pleine lune
je me donnerai pouvoir et espace

je recommencerais

Rose-Marie Beaudoin



Clair obscur

un sombre automne et ce demi-hiver
m'ont chiffonné le coeur et mis l'âme à l'envers
en lui-même mon chagrin se noie
et sans fenêtre est sa maison

si lourde est ma mémoire
et si vaste l'étendue de ma peine

dois-je pleurer plus que la pluie
l'amour en allé le fil cassé

le feu en moi se meurt
et appelle la musique de l'aube
qui à petits pas de lumière
avance dans le jour qui danse

portées par le vent du sud sur les ailes des oiseaux
se rendront-elles jusqu'à moi les notes de joie

avec elles je chanterai mes nouvelles saisons
et au-delà de tout
j'aimerai encore
dessinerai des fenêtres nourrirai le feu

et quand j'irai à la source
j'entendrai le chant des hautes herbes
folles des fleurs et de la vie

Rose-Marie Beaudoin



Février

le jardin grelotte sous la neige
il en a oublié les parfums de l'été

du suroît au noroît que des messages de froid
les pieux de cèdre et la haie ne font plus le guet
ils sont enfouis sous le blanc

sans ses balises il se perd en lui-même
il cherche un brin d'herbe un ver un oiseau

mais février hurle son hiver
et rien n'arrive que le silence

il se prend à rêver de septembre
à sa douce lumière
sur la terre chaude et palpitante

dans sa longue nuit blanche
et sans le savoir il apprend
la tendre saveur des jours

il reconnaît le goût des saisons
apprivoise l'éphémère
éprouve le poids de l'absence

Rose-Marie Beaudoin



La fête

Le printemps on
l'attend
sitôt passé le jour de
l'An
on marque les journées
sur le calendrier
on y cherche Pâques
en sautant le mois de
février

on n'invente pas le
printemps
il arrive en son temps
quand la nature se
souvient de l'été
et consent à
recommencer

les pieds dans l'eau
qui surgit de partout
ivre de soleil
le voici timide
le voilà triomphant

il attendrit la terre
assiège les glaces
gave de nouveau les arbres
et lance un cri de ralliement
aux oiseaux

quand arrive le printemps
il est ouvert pour la saison
le cinéma maison
c'est le grand déploiement
on se rue au balcon
pour l'enchantement

au mitan de la vie
on ne compte plus les printemps
on les regarde simplement
et plus tendrement qu'avant

chacun d'eux à chaque fois
recrée la lumière
et la couleur bleue
chacun d'eux à chaque fois
ramène à soi
la vie en son feu

Rose-Marie Beaudoin



Fuite

Le visage gravé par le ciseau des ans
L'œil estropié par un mauvais coup de burin,
Il s'en allait,
Plié comme un vieux gond rouillé
Criant de toutes ses articulations.

La chaude inconscience de la mort
L'attendait patiemment
Au seuil de sa maison sans âge
Dont l'âme s'était,
Depuis longtemps,
Dissoute dans un étage de souvenirs qui,
Lentement,
S'asséchait
Sous le soleil indifférent et implacable
Du présent.

L'odeur tiède de ses réminiscences
L'empêchait d'entendre le grand fracas,
Mou, silencieux,
De l'heure dont le noir lumineux,
Le vide inconsistant et épais
L'emportait
Sans un mot,
Sans un bruit,
Ssssssssssh...

Richard Lapointe



Martine

Nuit calme, humide,
Où la terre se dégage
Du reste du monde,
Où les odeurs
Prennent toute leur saveur.
Le grillon grince,
Grouille, grignote.
Seul, il berce la lune,
Seul il berce mon cœur
Dans la pensée
La douce pensée
D'une femme aimée
D'une fleur rouge
Aux yeux étoilés.

Richard Lapointe



Espérance

Le ciel est de cristal,
Pur, dur, cassant;
Le vent se promène,
Rapide, sec, glacé;
Mon cœur est seul,
Vide, vaste, nu,
Plein d'échos
Qui sonnent, résonnent

Soudain, mes yeux la rencontrent
Vibrante, souriante...
Le ciel devient velours,
Doux, chaud, caressant;
Le vent danse
En doux tourbillon langoureux.
Mon cœur se remplit;
Cris d'amour, de joie

Mais la nuit la happe
Et remplit mon univers
Froid, calme, vaste
Au bruit de vagues nostalgiques

Elle reviendra...

Richard Lapointe



URBS

Un carreau noir,
Une lumière bleue et vide.
Des pas apathiques résonnent
Dans une rue retorse
Et une collection de têtes barbues apparaît,
Vides,
Bulles de chair
Dans un flash d'ombre.

Un mur livide,
Exsangue,
Qui se penche,
Lentement,
Sur la ville pneumonique et enrhumée.

Un hurlement d'accident,
Un affolement tranquille
Vers un hôpital mort.

Des pneus suçant l'asphalte,
Des phares inondent le trottoir,
De feux rouges
Crissant dans une nuit de verre.

Un monde de glace
Se miroitant
Dans un firmament creux et raide
Où se lève une aube cadavérique
Creusant le noir fade
D'une nuit cyanosée

Richard Lapointe



Au fond de ton âme

Je veux voyager au fond de ton âme
Comme on traverse un pays
Ne ris pas de mes rêveries de femme
Elles veulent atteindre ton paradis.
Si un jour, tu me laisses te découvrir,
Avec moi, tu auras tout partagé
Je serai tienne à en mourir,
Et nous formerons une unité
Si un jour, tu me permets
De vagabonder au fond de toi,
Si tu me laisses entrer chez toi,
Ce sera de l'amour, tu sais
Je veux tellement de toi !
Beaucoup plus que tu ne peux l'imaginer.
Je veux te connaître, te sentir, te palper
À chaque geste, chaque voix
Je veux t'avoir dans mes yeux, je veux t'avoir dans ma tête,
Si je ne t'ai pas auprès de moi.
Je veux que tu me sois fidèle
Même durant la saison des amours.
Je ne veux qu'aucune autre belle
Ne cueille tes toujours.
Ces toujours sont les sentiers
Où tes yeux voudront bien m'amener
L'espace peut-être d'une seconde,
Mais je saurai enfin découvrir ton monde
Je veux voyager au fond de ton âme
Comme on traverse une rivière,

Avec son courant qui nous emporte
Avec ses risques et périls,
Puisque ton âme est aussi forte
Que la rivière en avril
Puisque ton âme gronde et continue
Je ne veux pas la défier,
Car je sais, elle m'a vaincue.
Je l'ai su à te regarder
Je veux voyager dans ton âme,
Faisant sauter les frontières
Et de l'homme et de la femme,
Faire un pays uni et sans guerre
Je veux voyager dans ton âme
Comme on se perd dans les océans,
J'entends ta chair, elle me réclame
Comme une patrie appelle ses enfants

Colette Marcoux



L'invitée des prés

J'arrivais de la grande ville
J'arrivais l'âme pas très tranquille
Mais on m'attendait
Avec des fleurs en bouquet
J'arrivais d'un long, long voyage
Avec sur moi, tous les âges,
Âge de la peur, âge de l'incertitude
Et j'avais froid dans ma solitude
Mais par chance, on m'attendait,
Oui, là-bas, on se préparait

J'arrivais d'une étrange terre
Où l'on semait la misère,
Comme jadis dans les prés
Poussaient les blés
J'arrivais de ce pays
L'âme et le cœur meurtris
Les yeux et les mains usés
Par la vie, trop écorchés,
Mais on m'attendait
Avec l'espoir en bouquet,
Avec la Vie, la Liberté
En gage d'amitié

Et déjà ceux qui m'avaient tendu la main
Accouraient au bout du chemin
Et moi, j'avais reconquis la fierté,
J'étais « *L'invité des prés* »

Colette Marcoux



La vie

Le cheval du temps l'a emmenée
Dans les prés fleuris
Il a attendu qu'elle découvre la rose
Puis, dans les champs de vie,
Il l'a conduite
Et avec mille manigances,
Il a rempli sa tête d'expériences
À chaque jour, son paysage,
Puis, dans les ronces et les éponges,
Il s'est arrêté

Fatigué de sa course folle,
Il a dormi,
Et il a campé une longue nuit
Dans la froideur de l'existence
Puis, au petit matin,
Au galop, il l'a emmenée,
Saccageant tout sur son chemin,
Et dans le ravin de la mort,
Il l'a jetée
Trop tard !
Elle n'a pas su comprendre
Que le cheval du temps
Avait un épine à son pied

Parfois la vie boîte,
Ou traîne le pas,
Parfois elle s'arrête,
Et on ne regarde pas

Colette Marcoux



« La travailite »

je suis une «workolique»
invétérée.

je suis allergique
aux invertébrés.

une minute de liberté
et c'est la panique.
comment ai-je pu oser,
moi, travailleur chronique !

j'établis mon horaire
c'est devenu un rite.
je me dois de tout faire
mieux que bien et à quel rythme !

je me drogue à l'adrénaline.
je suis stimulée par le stress.
je me demande à quoi cela rime.
je me sens dérivée en pleine détresse

j'envie celui qui sait s'arrêter...
mon mal : la «travallite» aiguë
je me sens de plus en plus essouffée.
tout mon être n'en peut plus.

admirons plutôt les enfants.
ils peuvent nous enseigner
à vivre au moment présent,
à s'amuser, jouer, s'énergiser.

je suis une «workolique»
injustifiée.
je perds ma vie
à trop vouloir la gagner.

j'ai enfin compris
que je n'ai rien à prouver.
je suis venue ici
apprendre à mieux exister.

Renée Guay

